

Michela Zucca

Sorcières, hérétiques, rebelles

Histoire des peuples des forêts

[Aire européenne]



Michela Zucca

Sorcières, hérétiques, rebelles
Histoire des peuples des forêts
[Aire européenne]

Bien sûr, il y avait les cabanes de nos enfances, les randonnées pendant l'été, les promenades du dimanche. Il y avait le cinéma, les histoires de Robin des Bois, et le fantôme, lointain, d'une maison, un jour, à l'orée des bois. La forêt aurait alors pu demeurer cet espace vert, ce grand bol d'air, ce désordre charmant.

Mais nous sommes venus y chercher un front.
Nous voulions avancer, prendre du terrain, qu'importe lequel, il serait terre neuve, terre libérée, il serait à nous.
Nous avons cherché des munitions, des slogans, des angles morts.
Nous avons découvert les pièges, les murmures et les sortilèges,
l'ombre et l'invisibilité.

Et parce que nous n'étions pas en fuite du bruit et de la lumière, mais en quête du feu et du fracas,
Ce n'est pas un refuge que nous avons trouvé,
mais une arme : un territoire.

Un territoire brouillé, mélangé, agité, dérangé, désordonné.
Royaume de l'indistinct, de l'insécable, de l'indéfinissable.
Et au milieu de ce grand bordel,
la rigueur intransigeante du genre,
lentement,
vacille.

De l'abandon, sans regret, de nos corps plastiques pour des corps brûlants, boueux, mouilles, croulants sous la fatigue et l'ivresse.

De cet abandon s'ouvre une brèche.
Les identités, lentement, se fissurent.
Lentement — trop lentement — toujours trop lentement.
Comme une *Révolution* qui creuse, qui a choisi de construire par-dessus, plutôt que de détruire — de déconstruire.

L'histoire des femmes, des forêts, des montagnes, de l'hérésie
C'est un peu de matériaux, d'outils, de force et d'imagination
Qu'il nous faut déployer pour continuer à construire
Là où la métropole cherche à semer l'oubli.

Préface

ANNONCE par le ministre de l'Agriculture d'une nouvelle loi forestière, imminente du nouveau Plan Pluriannuel Régional de Développement Forestier 2013-2016 qui fait la part belle aux coupes rases en proposant d'exploiter massivement les peuplements feuillus pour approvisionner les grosses unités de bois-énergie Discours programmatique d'Urmatt prononcé en mai 2009 par Nicolas Sarkozy, sur la nécessité d'adapter la filière bois française à la mondialisation, volonté de mettre en place une « diagonale des scieries ». Communication à outrance par le lobby forestier dans la presse. Installation de trois usines de cogénération à Limoges, Egletons et Moissannes (Limousin), d'une scierie-incinérateur à Sardy-les-Épiry (Morvan), de centrales à biomasse à Gardanne, Grenoble, au Tricastin (Drôme) et à Bure. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il se passe quelque chose à propos de la forêt en France. Et les transformations du monde agricole, la mécanisation, l'extension et l'industrialisation des cultures, ne s'attaqueront pas aussi aisément à la forêt, on a bien assez goûté au progrès. Ça commence à frémir dans les sous-bois, ici on prépare un accueil chaleureux aux têtes-abatteuses, là on organise des raids de décimage des cultures industrielles de douglas, ailleurs on monte un camp à l'orée d'un bois menacé pour en empêcher la destruction. La multiplication des gestes d'insoumission au processus de civilisation, mariés à l'expérience de la communauté nous incite à écouter les vieilles histoires des forêts, celles de ceux qui avant nous ont résisté et à les transmettre là où elles résonneront.

Les forêts et les montagnes ont toujours été le refuge des persécutés ou des contestataires du pouvoir, s'y sont mêlés les peuples exilés, rescapés, marginalisés, révoltés, humiliés. Du passage de ces peuples, il reste des cultes qui remontent à la nuit des temps. À la fin de l'Antiquité, les croyances qui y demeurent ont pris la forme des cultes de Diane ou de Pan, des vestiges du druidisme et des rites que l'on appelait « chamaniques » quand on ne savait préciser leur origine. On vénère les résurgences d'eau et de pierres, les sources, les pierres levées, les arbres sacrés... Les premiers Chrétiens coexistent parfaitement avec les cultes hérités des Celtes, conscients qu'ils œuvrent de différentes manières à la même volonté.

C'est alors que l'Église de Rome s'impose, les Chrétiens autrefois persécutés deviennent les représentants de la religion officielle de l'Empire, elle désire affirmer son autorité sur les cultes qu'elle nomme alors « païens ». On entre dans le Moyen Âge, c'est l'époque des évangélistes, de la conver-

sion du peuple mais aussi des idoles païennes. C'est ainsi que les forêts et les montagnes voient affluer de nouveaux peuples persécutés, chassés des villes par le nouveau pouvoir religieux. L'Église met alors en garde contre les peuples des forêts, elle les tient à distance puis entame la destruction de leurs idoles. Devant les soulèvements, les révoltes et la persistance des cultes ancestraux, elle tente la conversion, elle installe des croix sur les pierres levées, des abbayes sur les lieux de cultes, attribue des saints aux sources et aux arbres sacrés. Elle récupère et transforme des fêtes païennes en les christianisant. Comme l'Église n'arrive pas à éliminer les croyances païennes, elle se les approprie. Certains moines du christianisme celtique irlandais font revivre leurs croyances en sillonnant l'Europe. On se rappelle de Péage, Colomban de Luxeuil ou Malachie d'Armagh qui réintroduisent la sagesse celtique en refusant les règles et les fêtes de l'Église de Rome pour célébrer celles des druides. Des hommes comme Jean de Réôme ou Bernard de Fontaine ont tenté de perpétuer leurs enseignements mais leur œuvre a vite été détournée au profit de l'Église romaine et si aujourd'hui ces hommes sont pour certains canonisés, ils sont alors considérés comme hérétiques et persécutés.

Les druidesses, elles, savent alors se fondre dans la vie recluse des monastères pour perpétuer secrètement leur spiritualité, mais certaines prêtresses se réfugient dans les forêts pour continuer d'exercer librement leurs croyances. L'Église tient à distance celles qu'elle appelle les sorcières, elle les exorcise de loin, puis entame une véritable chasse contre celles qui détiennent encore les savoirs ancestraux,

L'assaut de l'Église est aussi accompagné de la volonté des Seigneurs de faire régner leurs droits, ce qui occasionne de belles batailles, révoltes et jacqueries.

On assiste à un phénomène particulier qui naît aux XII^e et XIII^e siècles dans les Flandres et se répand dans toute l'Europe occidentale. À cette époque, l'économie prend le dessus sur la spiritualité, l'agir-généreux. Le développement économique, la prospérité commerciale et l'affranchissement individuel prennent le pas sur des formes de vie collectives, généreuses et mystiques. En réaction aux prémices de l'édification d'une civilisation soumise au règne de l'argent, des communautés se constituent, revenant à des formes simples, sincères et directes de vie. C'est la période du mouvement des Communes dans les Pays-Bas, des Béguines, des Vaudois et des Umiliati. Ces communautés libres constituent un mouvement hétérogène, inventant des langues qui leur sont propres pour traduire leurs expériences extatiques. Elles donnent à la vie un nouvel élan, puisant dans les profondeurs sacrées des êtres une fraîche inspiration. Dans la recherche de l'immédiat, les moyens sont mis à la réalisation des désirs. C'est un retour à ce qui est, une réappropriation sur les plans spirituel et matériel dans le rejet des biens acquis et des avantages personnels. Ce qui les motive, c'est devenir ici-bas ce que nous sommes, réaliser que la

vie est soumise au devenir. À ce vers quoi tend tout notre être, son essence même. On se souvient particulièrement des Béguines, ces communautés de femmes qui refusaient la vie de recluse que l'Église réservait alors à celles qui veulent se consacrer à leur spiritualité. Tout en restant laïques, elles vivent des expériences extatiques et relatent leurs voyages mystiques dans des œuvres qui leur valent le bûcher. Ce qui choque dans ces communautés, c'est la liberté sexuelle et la présence des femmes, quand on nous dépeint aujourd'hui une histoire qui n'aurait été qu'une lente émancipation des femmes.

C'est aussi la période des Ordres des Frères Prêcheurs, Fraticelles, Franciscains, Pauvres Dames et Cisterciens qui se constituent contre la sécularisation du clergé. Ils cherchent un retour aux origines, une forme de vie proche de celle des païens, avec un rapport intense avec la forêt, les pierres et les sources. Ils s'installent aux creux des vallons montagneux ou au fond des forêts. Ces ordres sont très rapidement récupérés par l'Église et normalisés comme ordres chrétiens attachés à des règles strictes.

Il n'y a pas à opposer l'Église et l'économie. Lorsque le christianisme se constitue en Église, il perd alors lentement la spiritualité au profit de la matérialité. Malgré les tentatives de réintroduction de la spiritualité au cœur de l'existence tout au long du Moyen Âge, l'argent et le pouvoir sont devenus les seuls raisons de la ferveur de l'Église chrétienne. Jusqu'à ce que l'économie elle-même la fasse sombrer. L'Église ne parvient pas à vaincre les cultes païens car elle les diabolise, elle s'épuise à les combattre, elle leur donne ainsi consistance, elle les renforce, elle les fait exister. Mais là où l'Église échoue, l'économie rationaliste qui triomphe d'elle réussit plus efficacement. À l'heure du progrès, des « Lumières », le rationalisme nie l'existence des croyances de la forêt, elles deviennent mythes et légendes. En conjurant le paganisme par le déni, l'économie triomphante ouvre la voie à la technologie moderne — le réseau routier se développe, repousse encore davantage les peuples sylvestres — puis aux infrastructures de la métropole. C'est alors, véritablement, que le peuple perd Dieu.

Appuyé sur cette rationalisation, le processus de civilisation occidentale porte un nouveau regard sur le réel : il le découpe en unités distinctes, les identifie, les mesure et leur donne de la valeur. Cette lecture contamine doucement chaque individu, devenu civil, devenu sujet, et tous les pans de la vie se trouvent lentement organisés selon elle. Et c'est sur ce découpage du réel que l'on voit se développer la forme moderne du patriarcat — celle qui nous fait encore face aujourd'hui, en supposant qu'il ait pu y avoir historiquement d'autres formes d'organisation patriarcale qui l'aient précédé. L'éclatement de la vie communautaire laisse place à une division sociale au sein de laquelle le foyer familial — représenté par le chef de famille — devient

l'unité politique et économique de l'organisation sociale. La spécialisation des tâches et l'organisation salariale entraîne une division de plus en plus forte entre vie professionnelle et vie domestique. Cette segmentation va de pair avec la construction d'identités masculine et féminine toujours plus rigides, nécessitant des comportements toujours plus policés. L'usage de la violence devient un monopole d'État, et se trouve réglementé et relégué à des sphères spécifiques, réservés aux hommes. Raconter l'histoire des résistances au processus de civilisation, c'est donc prendre acte que les structures actuelles du patriarcat ont une histoire récente, intimement liée à ce processus.

C'est ce lien qui explique qu'en fouillant dans l'histoire des groupes hérétiques, dont la civilisation cherche à effacer le souvenir, on découvre une histoire peuplée de femmes. Non pas des femmes constituées en sujets historiques autonomes, à l'ombre de l'histoire masculine, mais une histoire commune, où le pouvoir masculin — lorsque parler d'un tel pouvoir avait un sens — se trouvait directement contrebalancé. Le processus de civilisation s'est constitué comme la lente destruction des formes de vie qui ont forgé cette vaste histoire commune.

Il ne s'agit pas ici de célébrer un pouvoir féminin, une essence féminine, plus proche de la nature et de la spiritualité, que la civilisation aurait détruite, affaiblissant par là l'ensemble des femmes. Et il ne s'agit pas de chercher dans la lutte actuelle contre l'étendue de la métropole la renaissance de ce pouvoir féminin, appuyé sur une féminité sylvestre.

Au contraire, il s'agit de se servir de l'histoire hérétique, l'histoire des forêts et des montagnes, pour constater que les peuples en lutte contre la civilisation défendaient un monde brouillé, où les identités masculines et féminines étaient bien moins marquées. Il s'agit de mieux comprendre comment nos luttes contre les formes actuelles de découpage, d'identification, et de mise en valeur du réel entraînent avec elles l'affaiblissement des structures mêmes du patriarcat, flouant ainsi les définitions rigoureuses de ce qui est féminin et de ce qui est masculin. En construisant des maisons sur les barricades, en organisant des banquets sur les carrefours occupés, en s'entassant dans des dortoirs, en tournant les miroirs vers le ciel...

Car malgré l'hostilité de la civilisation, les formes de résistances incarnées par ces cultes ancestraux cheminent souterrainement, se réinventent, resurgissent, millénaires, dès que l'opacité gagne quelque terrain sur la métropole. Et alors que nous luttons aujourd'hui pour étendre cette opacité, en habitant les territoires que nous lui arrachons, nous nous trouvons plus que jamais confrontés aux questionnements que soulève chaque tentative de sécession et d'autonomie. Si l'histoire de ces peuples est une source inépuisable d'imagination et de force pour nourrir ces questionnements, c'est parce que, comme eux, nous ne luttons pas contre une classe dirigeante, mais contre un proces-

sus de civilisation, et que cela exige de réinventer tous les pans de nos vies. Nous nous construisons des maisons collectives, nous faisons l'expérience de la communauté. Nous cherchons à brouiller les pistes et les identités. Nous découvrons les remèdes de sorcières, et nous nous essayons aux rites magiques. Nous vivons cette conflictualité au quotidien, dans le moindre de nos gestes, mais aussi de manière plus collective dans les bocages normands ou bretons, dans le Val de Suse ou bientôt dans les forêts du centre de la France.

Sorcières, hérétiques, rebelles Histoire des peuples des forêts

Ce texte est une traduction libre d'une brochure de Michela Zucca, une anthropologue italienne spécialiste de l'histoire des femmes, et des résistances des campagnes et des montagnes face au processus de civilisation. La brochure est extraite de son livre Donne delinquenti. Storie di streghe, eretiche, ribelli, rivoltose, tarantolate, Edizioni Simone, 2004. La plupart de ses travaux sont disponibles sur michelazucca.net

AU COURS des siècles, les législateurs de toutes les lois écrites ont tout fait pour détruire non seulement les traces, mais aussi la mémoire des peuples marginaux, adversaires déclarés et conscients du pouvoir constitué, de la civilisation et des systèmes de valeurs dominants. Retirés dans des lieux isolés pour pouvoir survivre, ces peuples se sont lentement éteints, détruits par une guerre d'extermination qui a duré plus de dix siècles, à laquelle ils ont opposé une résistance féroce et désespérée.

Cet effort d'anéantissement n'a pourtant pas été capable de détruire complètement leur souvenir : si elles n'ont jamais été inscrites dans les livres, les révoltes — politiques, culturelles, religieuses — de ce temps lointain se sont maintenues dans les légendes et les mythes, et attendent d'être reconstruites. Avec patience, en essayant et réessayant, en mettant ensemble les pièces d'une mosaïque dont de nombreux morceaux se sont perdus. En utilisant tous les moyens disponibles, en mélangeant les disciplines : l'histoire traditionnelle et ses documents écrits et l'anthropologie, l'ethnologie, la psychanalyse, l'étude des symboles et de leurs significations, la poésie des épopées antiques, la mythologie, l'imagination créative, les récits des vieilles femmes.

S'il ne nous reste que des traces de leurs histoires, c'est bien parce que ces peuples ont tenté de résister à l'homologation culturelle en s'isolant et en se cachant sur des territoires hostiles. Dans cette lutte de longue haleine, les femmes ont combattu en première ligne : comme guerrières armées mais aussi comme intellectuelles, et surtout comme gardiennes de la mémoire.

Ce n'est pas un hasard si les antiques terres sauvages de la planète disparaissent au fur et à mesure que s'amenuisent nos liens avec leur nature profondément archaïque. De même, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les vieilles Forêts sont, comme les vieilles femmes, considérées aujourd'hui comme des ressources de moindre importance dans notre civilisation. Et ce n'est pas une coïncidence si les loups et les ours, les chouettes et les femmes

étranges et solitaires jouissent de la même réputation. Toutes ces figures, qui se réfèrent à des archétypes liés les uns aux autres, sont considérées comme privées de grâce et de gentillesse, instinctivement dangereuses et rapaces. Mais l'archétype de la Femme Sauvage est parfois décrit en des termes complètement différents nature instinctive, psyché naturelle, compréhension intuitive et immédiate de la situation. Quelque chose de tacite, de prescient et de viscéral. On l'appelle parfois « la femme qui vit à la fin des temps » ou « celle qui vit aux confins du monde ». Et cette créature est créatrice-sorcière, déesse de la mort, vierge déchue ou mille autres figures. C'est l'amie et la mère de ceux qui se sont perdus, cherchent une vérité ou une réponse à leur énigme, errent dans la forêt ou dans le désert. La Femme Sauvage, et tout ce qu'elle représente, est la protectrice des peintres, des écrivains, des sculpteurs, de ceux qui composent des prières, qui recherchent, qui trouvent. Elle est celle qui tonne contre l'injustice. Elle est idées, sentiments, impulsions et mémoire¹ : c'est celle qui, incarnée par des millions de femmes, générations après générations, nous a permis de ne pas oublier.

Nous commençons notre récit aux racines de la culture qui, actuellement, domine encore la pensée occidentale : le modèle grec et latin, rationaliste et misogynne. Et par la figure de la « Mère mythique ».

Pour Aristote, il n'existe ni mots ni images ni catégories pour exprimer la matière indifférenciée, parce que la forme est la condition de l'accession logique à la réalité. Il y a un mot seulement que le philosophe ne peut éviter en parlant de l'indicible : *hylé*. C'est le premier à lui donner le sens philosophique de matière. Toutefois, à l'origine *hylé* ne signifiait pas matière, mais forêt. Son dérivé en latin est *silva*, qui donne en latin archaïque *sylva*, phonétiquement proche de *hylé*. Mais le même mot *materia* ne s'éloignait pas beaucoup de forêt : *materia* veut dire bois, le bois utilisable de l'arbre, par opposition à l'écorce, aux fruits, aux feuilles. Et *materia* a la même racine que *mater* : la mère.

Cette parenté pré-linguistique trouve une expression mythique. Elle se manifeste chez Ovide, quand les hommes sont transformés en animaux, en fleurs, en arbres, ou en autres phénomènes de la forêt. Les étapes de la métamorphose mettent en scène la nature fondamentalement superficielle des formes de la création, mettant en évidence les liens qui unissent les choses en vertu de leur genèse commune.

La divinité qui règne sur les bois, Artémis pour les Grecs, Diane pour les Romains, est une déesse chasserresse, protectrice des animaux sauvages mais aussi des femmes durant l'accouchement. Elle est la grande matrice du monde qui s'étend au-delà des zones habitées par les hommes civils : elle nourrit les petits avec son propre lait et garde les mystères les plus douloureux. Elle

initie à la connaissance de la nature non humaine. On ne peut ni la voir ni l'approcher. Elle est à la fois la matrice, la matière et la mère. Elle est l'esprit de la forêt qui fait naître une infinité d'espèces et de formes, et qui veille sur la proximité originelle avec le réseau des correspondances matérielles qui anime la nature. Dans les espaces sauvages, il n'existe aucune différence irréductible. Son souvenir demeurera dans la mémoire populaire, et il est question d'Elle² dans de nombreux procès en sorcellerie, bien avant que l'on ne parle du Démon. Elle est l'archétype de la Femme Sauvage, incarnée dans une déesse au service d'une civilisation toute entière : la culture de la forêt.

Alors que dans les villes d'abord romaines, puis chrétiennes, triomphe une religion qui sert les classes dominantes, et modèle ceux qui auront le privilège de gouverner, sous l'ombre maternelle des arbres millénaires on continue d'adorer la Grande Déesse.

Durant tout le Moyen Âge, des forêts immenses et merveilleuses recouvrent le continent dans l'indifférence des temps, Ici et là, de petites installations éparses survivent grâce à la chasse et la récolte offertes par les bois. Pour le nouvel ordre social qui se réorganisait lentement sur la base des institutions féodales et religieuses, les forêts étaient précisément *foris*, à l'extérieur. Là, vivaient les proscrits, les fous, les amants, les brigands, les fugitifs, les inadaptés, les ermites, les saints, les lépreux, les révolutionnaires, les hérétiques, les persécutés, les sorcières, les femmes perdues, les hommes sauvages. Mais pas seulement : en période de grande instabilité, d'invasions et d'incursions violentes de peuples étrangers sur l'arc alpin (et ailleurs), beaucoup de villes disparaissent complètement, et les habitants rescapés se retirent vivre dans les grottes³, en-dehors des sentiers battus par les hordes de barbares, protégés par les branches impénétrables des bois.

Le vagabondage, hors-la-loi, reflétait l'extrême mobilité d'une partie de la société médiévale, *la population flottante*⁴ : marchands, courtiers, vendeurs ambulants et colporteurs, artisans — très nombreux il y a encore quelques décennies sur la totalité de l'arc alpin où chaque vallée se spécialisait dans un métier ; charbonniers — autres personnages typiquement alpins ; moines mendiants, ou en fuite du couvent, moines confesseurs et vendeurs de reliques, clercs sans patrie, poètes courtois et ménestrels, troubadours, étudiants itinérants qui demandaient la charité munis d'une lettre avec le sceau de l'université, coursiers, voyants et chiromanciens, nécromanciens et hérétiques, membres de sectes et prédicateurs de tous ordres et désordres, charlatans et guérisseurs, histrions, tricheurs et joueurs, pèlerins authentiques ou non, visionnaires, « hommes de Dieu », juifs errants et maudits, mendiants vrais et faux, soldats et mercenaires, réchappés des pirates ou des infidèles, esclaves fugitifs, maîtres et apprentis. À partir du haut Moyen Âge s'ajoutent les Tsiganes, dont la migration depuis l'Inde s'est étendue sur plusieurs siècles. Et

chaque groupe avec son propre langage ou dialecte secret (la *lingua occulta*), avec ses saints, ses sortilèges et ses psalmodies, ses marmites, ses rêves.

Les troupes de bannis poussés dans la canaillerie par les guerres, par les impôts ou par la faim, devaient être nombreuses: la société médiévale jette sur les routes, et dans les bois, ses franges les plus faibles. Le nombre des exclus augmente vertigineusement et ils s'ajoutent — et s'unissent jusqu'à se confondre — au préexistant «peuple de la forêt et des montagnes». Où auraient-ils pu aller?! En fuyant les lois et la société des hommes civils, ils se retrouvent naturellement «*al monte*⁵» — là-haut.

L'Église chrétienne, qui cherchait à unifier l'Europe sous le signe de la croix, était fondamentalement hostile aux montagnes, ces barrières imperturbables de nature indomptée. Les principes d'identité et de non-contradiction, aux fondements de la logique qui domine la pensée de l'homme civil, disparaissent dans la forêt. Le profane se transforme en sacré. Les hors-la-loi deviennent les défenseurs d'une justice supérieure, comme dans le mythe de Robin des Bois, répandu sous différentes formes sur tout le continent européen. Que la loi soit religieuse, politique, psychologique, ou encore seulement logique, la forêt la déstabilise. Les forêts sont au-delà de la loi: ou mieux, en-dehors de la loi. La mythologie chrétienne lui associe bestialité, déchéance, nomadisme, perte.

Du point de vue théologique, les bois représentent l'anarchie de la matière. Étant l'exact contraire du monde créé à l'image de Dieu, ils étaient considérés comme les ultimes bastions du culte païen. Les druides régnaient sur les mystérieuses forêts celtiques; des bois sacrés parsemaient l'Allemagne; la nuit, aux abords des villes assiégées par la nature, les sorcières célébraient leurs rites. Les démons antiques, les fées et les esprits de la nature rôdaient entre les arbres, et la population maintenait et cultivait des liens traditionnels avec son passé païen. Détruire les bois ne signifiait pas seulement réduire en cendres des siècles d'accroissement naturel, mais surtout anéantir les fondements de la mémoire culturelle de ses habitants⁶. Et en effet, les hiérarchies ecclésiastiques s'appliquèrent dévotement, et avec succès, à déboiser et éradiquer les arbres sacrés.

Quoi qu'il en soit, il a fallu des siècles pour conquérir les campagnes et pour convertir ces païens qu'étaient les paysans. Des moines s'établirent dans les forêts et les purifièrent en les détruisant: ils fondèrent des monastères à l'emplacement des bois sacrés. Les êtres un temps divins au Moyen Âge, vivaient encore à l'abri des branches. L'Église n'avait pas réussi à tous les exorciser. Elle en avait converti quelques-uns qui, dans certains cas, étaient même devenus des saints. Elle en avait recouvert d'autres d'un «verniss chrétien» qui les avait rendus méconnaissables, même s'il en restait encore. Ils étaient trop

nombreux ; et beaucoup faisaient partie de la catégorie des irréductibles. Dans les bois on courait le risque de les rencontrer à l'improviste : et pas seulement parce que, chassés par les Chrétiens, ils s'étaient réfugiés entre les arbres, mais aussi et surtout parce qu'ils étaient fondamentalement des créatures sylvestres. La terreur suscitée par leur irruption, ou même par un bruit suspect, ou par une lumière insolite qui annonçait leur présence, n'était autre que cette panique bien connue par les anciens. Ce mot grec désignait l'incontrôlable frayeur qui s'emparait de qui, dans un lieu isolé, rencontrait Pan, dieu cornu de la forêt, et de la sexualité effrénée et contagieuse. Là encore, *Pan* signifie totalité, comme *hylé, sylva* et *materia* : il incarne l'énergie génétique qui anime l'univers, le Tout de la vie, son origine même. La crainte qu'il peut inspirer est parfaitement justifiée. On racontait que cette même panique, qui avait frappé les légions romaines lorsqu'elles avaient traversé les Alpes et la forêt Hercynienne en Germanie, avait de nouveau semé le trouble dans les armées napoléoniennes, dans un bois près de Moscou durant l'invasion de la Russie.

Les témoignages des cultes extatiques et chamaniques qui relient femmes, forêts et montagnes sont très anciens ; et bien avant ceux des Romains qui parlent des Celtes, des historiens grecs se référaient déjà au culte de Dionysos, antérieur aux dieux de l'Olympe et toujours célébré dans les zones les plus isolées et les moins civilisées de la Grèce hellénistique. Il est avéré que des communautés (*tiasi*) de femmes s'isolaient dans les montagnes pour célébrer les fêtes de Dionysos. Ce rite, la course sur les monts (*oreibasia*), se déroulait une année sur deux. Le culte de Dionysos, très spécifique, dessinait déjà les contours de la religion des sorcières de montagne « découverte » par les inquisiteurs. Comme les croyances des sorcières des Alpes, la célébration des rites dionysiaques est basée sur un monde « autre » que celui fastidieusement bâti au sein des villes suivant une altérité à la fois psychologique et sociale : un monde qui se proclame plus simple et plus heureux. Le rite appelle à resserrer les liens entre soi et les autres, à surpasser les différences d'origines sociales et de générations, à retourner à la nature. Ce culte, historiquement attesté parmi les strates les plus pauvres et les plus marginales de la population, est une survivance de formes de religiosité qui se perdent dans la nuit des temps.

La Ménade, celle qui célèbre les fêtes de Dionysos, semble être l'aïeule de la sorcière : elle régresse, perd les caractéristiques de la culture humaine et entreprend un retour à un état de nature. Elle fuit les lieux fréquentés par l'homme pour se réfugier sur les monts : pas simplement hors des murs de la cité, mais dans l'environnement naturel des bêtes sauvages. Elle devient elle-même une bête, en se déguisant en animal (elle se couvre avec une peau de faon) et en assumant les comportements : elle oublie sa famille, abandonne mari et fils, se fait mère des sauvages, manie les serpents — les reptiles étant depuis toujours associés aux sorcières et au diable. Elle devient

chasseresse, attaque les hommes à mains nues, tue. Elle s'exprime travers des sons inarticulés, hurle. Elle entre en transe, danse jusqu'à tomber sans voix, hors d'haleine. Elle possède des pouvoirs surnaturels grâce à son *thyrs*e, baguette magique faite avec un roseau coiffé d'une pomme de pin, et enroulée dans des branches de lierre, qui l'identifie au règne végétal.

Ces rites archaïques, célébrations de la fécondité de la terre et des champs à travers des fêtes orgiaques, favorisent la transe, l'extase et la prophétie, et transmettent une connaissance ésotérique et initiatique, dont le privilège revient aux femmes. Ces rites étaient diffusés, sous d'autres noms, sur tout le continent européen, dans les régions restées hors de l'influence de la civilisation urbaine étrusque, grecque et romaine; ils se maintiennent pendant tout le Moyen Âge, malgré les tentatives d'évangélisation et d'homologation culturelle venues des villes. Par les bois et les montagnes, dans les Alpes et les Pyrénées, les adeptes des divinités archaïques, les prêtres, étaient toujours là : les très anciennes écoles druidiques n'avaient pas survécu au heurt chrétien, qui avait mis fin aux échanges entre les collèges druidiques; mais il restait les ministres du « culte du peuple » — les sorcières et les fées. Il est d'opinion courante que « la sorcellerie s'installe invinciblement dans quelques malheureuses vallées des Alpes⁷ ».

Au cœur des bois, dans les lieux sauvages, près des fontaines, à l'ombre des vieux arbres, il fut un temps où l'on pouvait entrevoir de grandes femmes, vêtues de blanc ou de vert et d'un étrange couvre-chef, dotées d'une beauté surhumaine, et lumineuse. Souvent on les apercevait qui dansaient. En Bretagne, elles préféraient se montrer aux alentours des dolmens, où elles semblaient avoir trouvé refuge. Dans les Alpes, on les trouve près des anfractuosités rocheuses, ou des monuments préhistoriques qu'on appelait, justement, « cercles magiques ». Ce n'est pas un hasard si dans les lieux de cultes d'origine archaïque, pourvus de pierres coupantes, la population maintint longtemps sa religion antique, et que l'Inquisition y fut particulièrement féroce comme dans le Val Camonica ou la Valteline⁸, où l'on brûla les dernières sorcières. Pour combattre ces rites ancestraux, en plus de condamner la *saxorum veneratio*, le catholicisme chercha à s'adapter en s'appropriant ses formes spécifiques de vénération, et fit recouvrir de croix gravées les graffitis païens. La présence des fées dans la mémoire populaire, en tout cas, est documentée de façon certaine jusqu'au concile de Trente⁹. Il semble que leurs apparitions aient été relativement fréquentes, au moins jusqu'au début du XIX^e siècle, si l'on tient compte du fait que les témoins qui osaient en parler étaient très rares.

Fées et sorcières se confondent souvent. Dans la plupart des cas, les sorcières étaient probablement des fées qui avaient vieilli. Ou bien elles constituaient

les grades inférieurs de la hiérarchie sacerdotale celtique et appartenait aux basses castes des tribus ; tandis que les fées étaient des druidesses qui avaient étudié, des femmes riches, instruites et belles. Les écoles druidiques duraient plus de vingt ans : de vraies universités de musique, de théologie, de politique et de médecine.

En général, les fées et les humains entretenaient des rapports de bon voisinage. À l'occasion, elles leurs rendaient quelques services, leur faisaient retrouver des objets égarés, mettaient à leur disposition leurs connaissances sur les secrets des « simples¹⁰ ». Cependant elles étaient susceptibles, et se vengeaient lorsque quelqu'un leur désobéissait ou les insultait. Si on leur témoignait la déférence à laquelle elles prétendaient, elles étaient prêtes à aider qui en avait besoin. Quelquefois, malgré tout, elles étaient accusées d'enlever les enfants ou de chercher à s'unir aux hommes pour en avoir. Les Bretons disaient que leur but était de régénérer leur race maudite : pour y arriver, elles violaient toutes les lois de la pudeur, « comme les druidesses des Gaules ». Et les légendes alpines et européennes rapportent effectivement que ces êtres étranges et mystérieux, affranchis des obligations morales et familiales qui auraient pu entraver leur choix, jouissaient d'une véritable liberté sexuelle.

À partir du XVIII^e siècle, les fées commencent à disparaître. Ce n'était pas seulement les progrès des Lumières qui les chassaient, mais surtout le développement du réseau routier qui limitait les lieux isolés et sauvages dans lesquels elles pouvaient trouver un refuge sûr. Parce que les fées, d'origine mythique la plupart du temps, semblent être pourtant dans certains cas bien réelles, vivant isolées dans des endroits secrets, et ne se montrant quasiment jamais, parce qu'elles ont tout intérêt à se faire oublier pour éviter les griffes des inquisiteurs. Certains éléments rapportés par les folkloristes depuis le XIX^e siècle rendent assez vraisemblable que de nombreuses fées — sinon toutes — seraient de tardives descendantes d'anciennes prêtresses celtes qui auraient préféré la solitude à la conversion. Dans toutes les Alpes, des lieux considérés comme « les dernières demeures des païens » abondent : des trous, des grottes, des ruines de châteaux et de fortifications, et même des églises. Les différentes descriptions concernant l'habitation, les goûts, les manières et les regrets suscités par l'extinction des « bonnes dames » concordent. Voilà comment la tradition garde le souvenir d'une de ces dames :

En un temps très ancien, une reine protestante, sarrasine ou quoi qu'elle fût, refusant de se plier à la nouvelle foi qu'on voulait lui imposer, se réfugia dans le Val Brembilla. Elle s'installa d'abord sur les hauteurs verdoyantes où s'élevait l'église abandonnée de Saint Antonio, mais ne se sentant pas assez en sécurité, elle se retira ensuite plus profond dans la vallée et plus haut, à l'endroit qui prend aujourd'hui son nom : le Château de la Reine. Mais les croyants ne lui laissèrent aucune trêve, et la harcelèrent de telle sorte qu'elle ne put plus résister. Alors elle se glissa

*dans un tonneau et se précipita dans le ravin du versant oriental. Et c'est ainsi qu'elle se fracassa. Quant à ses gens, ils se rendirent à l'ennemi et eurent en partie la vie sauve*¹¹.

Du peu que nous savons des druidesses, elles s'habillaient de blanc, détenaient les secrets des plantes thérapeutiques, pratiquaient diverses formes de mancie, proféraient des malédictions contre leurs ennemis, et — selon le témoignage de Strabon¹², qui parle au I^{er} siècle d'une communauté de femmes établie sur une petite île aux embouchures de la Loire — s'abandonnaient quelquefois à un comportement voisin de celui des Ménades. Bien que persécutées par les romains, ces prophétesses celtiques semblaient jouir à leurs yeux d'un certain prestige, même au terme de l'époque impériale, jusqu'à la fin du III^e siècle.

Très peu nombreuses, isolées et en fin de compte, inoffensives, les dernières prêtresses ne furent pas persécutées ouvertement par le clergé, au moins jusqu'à la chasse aux sorcières. Elles le craignaient pourtant terriblement (et qui pourrait leur donner tort!), au point de ne pas supporter le son des cloches, et gardaient de la rancœur envers lui pour les avoir confondues avec « les esprits des ténèbres ». Les prêtres se contentaient de les exorciser à distance et n'intervenaient véritablement que lorsqu'ils y étaient contraints, du moins jusqu'à la Renaissance, qui marque une recrudescence dans la répression des vestiges des cultes païens. Les juges accusèrent Jeanne D'Arc d'avoir obéi aux fées, et non aux saints. Au début du XVII^e siècle, Le Nobletz¹³, « missionnaire en Bretagne », trouva dans l'Île de Sein trois druidesses qui répandaient le culte du soleil : elles étaient consultées par les hommes avant de prendre la mer. Le prêtre chrétien raconte qu'il réussit à les convertir et à les faire s'établir sur la terre ferme, où elles finirent leur vie dans un couvent. Ce ne fut probablement pas un cas unique : beaucoup de « bonnes dames », fatiguées de la vie sauvage, finirent leurs jours en portant le voile¹⁴.

Et si les druidesses, assimilables aux hauts membres du clergé et aux abbesses chrétiennes, riches, cultivées, sachant s'exprimer et probablement capables de feindre une foi différente de la leur pour survivre, habituées à la discipline et à la vie en communauté, se confondirent finalement avec les sœurs, les pauvres sorcières ne pouvaient évidemment pas être acceptées dans un couvent ; elles n'avaient d'ailleurs pas la moindre intention d'y entrer. Pendant des siècles, personne ne leur porta la moindre considération, et elles purent continuer à officier leurs rites en toute tranquillité, ou presque.

Il y a de bonnes raisons de croire que, dans quelques zones assez isolées, ces femmes avaient construit et réussi malgré tout à maintenir une certaine forme d'organisation sociale spécifique, matriarcale, fondée sur une

connaissance ésotérique, reconnue sinon des gouvernements centraux (qui préféreraient ignorer les populations des montagnes pour éviter les désordres, se contentant de les exploiter, tant que l'Église le permet) du moins par les élites intellectuelles de l'époque, souvent confrontées à elles.

En Italie, les Sibylles¹⁵ — plus que les fées — sont connues, documentés et représentées par différents artistes. Voici comment l'une de ces prophétesses était décrite tardivement en Lombardie, alors qu'elles inspiraient déjà la peur :

Son corps, maigre et anguleux, était couvert par une longue veste noire et sa chevelure grise volait librement à l'air matinal. La vieille avait une figure spectrale, un épais duvet gris surplombait ses lèvres fines et violettes, sous ces cils crépus et jaunâtres deux pupilles grises et étincelantes révélaient un esprit encore plein d'énergie et peut-être de violence [...] « Mes pieds ne peuvent pas fouler les lieux consacrés si je m'approche des hommes, c'est pour qu'ils entendent les paroles du commandement, et non pour satisfaire leurs désirs injustes. Qui suis-je ? Je suis la Sibylle, oui la Sibylle, la créature maudite, celle qui fuit et est fuie, celle qui est détestée et déteste, la créature qui trouve fermées toutes les portes et tour les cœurs, celle qui fait hurler d'épouvante le nourrisson et fait devenir acide le lait dans le sein de la nourrice, celle dont le regard fatal fait taire la joie, la douleur, l'amour, face à la puissance de la terreur, qui fait tout oublier. »¹⁶

Teofilo Folengo¹⁷ raconte, de manière ironique, la pratique d'aller « consulter les sorcières de Val Camonica¹⁸ » en 1526. Mais le lieu qui a le mieux conservé la mémoire historique de cette ancienne société reste les *Marches*¹⁹, situées loin des grandes routes commerciales et militaires, recouvertes de montagnes et de bois, presque impénétrables durant un temps. Là, ces antiques prêtresses, dépositaires de la connaissance magique comme du pouvoir sur leurs communautés, ont laissé leur nom au territoire qui les a accueillies pendant des millénaires : les Monts Sibyllins.

L'organisation sociale et politique « sibylline » restait communautaire, même après l'unité italienne, et le principe des communautés les régissait : la propriété privée n'existait pas, non seulement le bois et le pâturage étaient d'usage collectif, mais même les semences étaient accomplies à tour de rôle par les familles de la communauté. La civilisation des Sibylles a été pendant des siècles un point de référence et d'attraction pour les intellectuels qui contestaient l'ordre théocratique-militaire de l'État. Cecco D'Ascoli²⁰ fut envoyé au bûcher pour avoir eu des rapports avec les nécromanciens et les Sibylles des Monts Sibyllins. Beaucoup de penseurs du IV^e au VII^e siècle parmi les plus connus, du chevalier de La Salle à Agrippa Von Nettesheime, de Benvenuto Cellini à Andrea Silvio Piccolomini, allèrent visiter la Sibylle, en passant par Norcia, en Umbria, ou par Montemonaco, dans les Marches. Là, ils

prenaient un mulet et un guide pour s'aventurer dans les montagnes. Et ce qu'ils trouvaient n'était pas une vieille extravagante qui lisait les lignes de la main devant une grotte, mais une communauté de paysans, de bergers, d'artisans, de tisseurs, de guérisseurs qui vivaient selon des règles différentes de celles qui étaient imposées dans les sociétés de plaine. Ces montagnes, comme les Alpes, devinrent le refuge de tous ceux qui contestaient le pouvoir : hérétiques, libertaires, Templiers ayant survécu aux carnages de Philippe le Bel, Cathares²¹, Anabaptistes, ou simplement intellectuels qui n'acceptaient pas l'hégémonie théocratique-militaire des États en formation. Elles furent l'objet d'une féroce persécution dans les premières années du IV^e siècle : les Franciscains locaux accusèrent les Sibylles d'avoir préparé un empoisonnement à distance contre le pape Jean XXII²². Et les bûchers s'enflammèrent sur les montagnes matriarcales.

Nous ne disposons pas d'une documentation aussi précise concernant les Alpes puisque, au bas Moyen Âge, elles avaient perdu leur position centrale, et demeuraient très éloignées des centres de pouvoir politique et religieux ; la situation devait pourtant être relativement la même. En ce qui concerne les sorcières alpines, nous n'avons pas à faire à une interprétation « populaire » du christianisme, mais à une véritable religion autonome, qui vénère une Grande Mère et considère le catholicisme comme leur ennemi. Le diable est un personnage qui est introduit par les inquisiteurs : avant il était seulement le secrétaire-serviteur de la déesse. Le Satan du sabbat, doté de cornes, le corps poilu, avec des pattes de chèvre, est l'héritier direct du dieu Pan : les prêtres ne pouvaient tolérer un dieu féminin. Les sorcières de la Simmenthal (en Suisse) avaient abjuré le christianisme pour adorer le diable, qu'elles nommaient « petit patron²³ » : il s'agissait bien d'un véritable acte d'insubordination conscient. On ne peut pas imaginer que ces femmes, surtout après le début des persécutions, n'aient pas été conscientes du risque qu'elles couraient en continuant à pratiquer les rites antiques, alors qu'elles voyaient amies, parents, camarades et collègues brûler sur des bûchers.

La révolte de la classe opprimée est un thème récurrent dans les descriptions du sabbat, les assemblées nocturnes des sorcières. Non seulement il se terminait par la narration des crimes commis par les participants, mais les sorcières étaient aussi particulièrement encouragées par le diable à se rebeller contre les patrons. Cette même alliance avec le démon était appelée *conjuratio* par les inquisiteurs, tout comme le pacte qui liait les travailleurs en lutte. Et les revendications contre les propriétaires et les employeurs, en particulier les attaques contre la propriété, étaient souvent considérées comme de la sorcellerie. Belzébuth représentait, pour les persécuteurs, une promesse de pouvoir, d'amour et de richesse pour celui qui serait prêt à vendre aussi son âme, c'est-à-dire à enfreindre toutes les lois, morales et sociales. Les rituels

qu'on attribuait à la sorcellerie, tous centrés sur le thème de l'inversion (la messe célébrée à l'envers, les danses effectuées dans le sens contraire à celui de l'horloge) sont significatifs de la confusion qui s'établissait entre sorcellerie et révolution. La femme-sorcière est le symbole du « côté obscur » de la nature, de ce qui existe sur terre de plus incontrôlable, sauvage, désordonné, violent. La chasse aux sorcières a été une arme très puissante pour lutter contre toute sorte d'insubordination sociale. Il existe des coïncidences peu surprenantes entre les recrudescences des persécutions faites aux femmes, la chasse aux hérétiques et l'explosion des grandes révoltes, tant urbaines que paysannes. Et les Alpes se retrouvaient toujours au centre de ces flux continus, semi-clandestins, d'hommes et d'idées : à croire que les montagnards avaient soutenu et offert un bon refuge à toutes sortes de hors-la-loi²⁴.

Des relations très étroites lient les montagnes, les sorcières et les hérétiques, attestées par la présence massive des femmes dans les mouvements hérétiques, et par la ressemblance des peines et des accusations. À tel point que dans la dernière décennie du XIV^e siècle, la faculté de théologie de Paris décrète la confusion des deux crimes hérésie et sorcellerie. Les hérétiques étaient eux-aussi condamnés au bûcher et accusés de dégénération sexuelle, d'infanticide, ou d'homosexualité. Ce que nous définissons aujourd'hui comme une « révolution sexuelle » est une composante fondamentale des mouvements hérétiques, qui comme par hasard finissent tous par croiser les sentiers alpins : des Adamites aux Lucifériens, aux Frères du Libre Esprit... Dans le sillage des Cathares, beaucoup d'hérétiques refusaient le mariage et la procréation, et pratiquaient l'amour libre, dans une optique d'égalitarisme entre les sexes, qui constituait déjà en soi une vraie révolution.

Sous couvert d'hérésie, le Catharisme et les autres sectes hérétiques, en s'insérant dans des contextes culturels dynamiques, fournirent une alternative religieuse à des groupes et à des individus déjà spontanément à la recherche d'identités autonomes. Les vieux schémas et les hiérarchies consolidées furent abolis : un fossoyeur (Marc de Lombardie) a pu devenir évêque cathare ; des nobles se sont convertis à l'état de perfection et se sont faits tisserands ; des idées savantes ont été appropriées par les « incultes », voire même par les paysans et les montagnards, qui s'étaient jusqu'alors tenus en marge de l'élaboration des nouveaux modèles de pensée.

Évidemment les Alpes offraient un bon refuge aux persécutés, mais au-delà de ce lien de solidarité naturelle contre le pouvoir en place, les idées de contestations religieuses y trouvèrent un large écho : d'une certaine manière, elles donnaient voix aux revendications concrètes du peuple. Vu l'extraordinaire diffusion des sectes hérétiques dans les Alpes, qui s'appuyait par la force des choses sur un réseau dense d'installations encouragées et soutenues par la population (les premiers prédicateurs venaient souvent des villes, n'avaient

aucun rapport avec le territoire et n'auraient pas pu survivre s'ils n'avaient été nourris et cachés), on peut penser qu'au moins en partie, il s'agissait d'un mouvement révolutionnaire qui liait entre elles les strates les plus basses de la société, poussées à se réunir en communautés religieuses face à l'exploitation des premiers « entrepreneurs » de l'industrie lainière et à l'oppression des propriétaires fonciers. Des Cathares aux Vaudois, en passant par les Umiliati, les Dolciniens, ou les Frères du Libre Esprit, tous passèrent par ces montagnes. Quelques-uns depuis, n'en sont jamais repartis, comme les Vaudois.

Dans cette effervescence clandestine et ces grands débats culturels, les femmes étaient, pour une fois, de véritables actrices. Le cistercien Godefroy de Clairvaux, à la fin du XII^e siècle, dédaignait avec ironie la ville de Lyon — au centre de la première diffusion chrétienne en Gaule — qui, sans honte, avait associé au souvenir des antiques et glorieux apôtres, la présence des « apôtresses ». C'est encore Godefroy qui documente indirectement la liberté acquise par les femmes dans leur participation au groupe des premiers compagnons de Valdès : « Ne se soumettant pas à d'autres contraintes que la loi de Dieu ». Chez les Albigeois, les femmes purent exercer des fonctions directrices dans la communauté religieuse. Des femmes « parfaites » pratiquent une activité, prêchent, ordonnent le sacrement unique, le *consolamentum*. La comtesse de Foix abandonne son mari pour guider une communauté de dames albigeoises. Les femmes et les filles de Toulouse défendent leur croyance armes en main, aux côtés de leurs maris et de leurs pères, contre l'armée croisée de la France du nord, commandée par l'infâme Simon de Montfort — prototype du mal brutal et ambitieux, qui avait déjà exterminé et torturé des milliers de Cathares. Et elles réussirent à le tuer : il meurt lapidé par de « gentilles mains », sous les murs de la ville²⁵. Les disciples de Gherardo Segarelli comptaient également quelques femmes parmi les apostoliques.

Dans ce laps de temps, l'intégration féminine au monde religieux s'intensifie et se ramifie, posant à la hiérarchie ecclésiastique de graves problèmes de discipline. En ce temps-là, on rencontrait de nombreuses femmes intelligentes, qui n'avaient — hélas ! — pas vocation au couvent, et dont les efforts pour créer une spiritualité nouvelle et non sexiste furent considérés comme hérétiques. Les plus pauvres — les montagnardes ou celles qui venaient d'une campagne encore sauvage — avaient tendance à s'unir aux Millénaristes enclins à la violence, alors que les femmes provenant de milieux aisés et urbains se dédiaient à la pauvreté volontaire, au mysticisme et à la culture d'un « libre esprit ».

Dans les premières années du XIV^e siècle, un important traité hérétique tombe dans les mains des autorités et est dûment condamné en 1311-1312 par le concile œcuménique de Vienne : *Le Mirouer des simples ames*. Le *Miroir des âmes simples* exposait clairement les croyances d'un groupe héré-

tique qu'on appelait « Esprit-libre », Ses « frères et sœurs » affirmaient avoir une connaissance si intime de Dieu, qu'elle les rendait libres d'agir selon leurs désirs. Le christianisme orthodoxe, la foi en le péché originel, et le processus de rédemption n'avaient pour eux aucune signification : tous seraient sauvés. Au sommet de la béatitude, l'homme réussirait même à se fondre en Dieu jusqu'à se perdre en lui, et retrouverait un état d'innocence et d'absolue liberté. Marguerite Porète, l'auteure de ce « livre maudit », finit ses jours dans les flammes d'un bûcher en 1310.

Entre 1260 et 1300 à Milan, une autre femme, Guglielma de Bohême, se trouve au centre d'une scandaleuse histoire d'hérésie. Fille du roi de Bohême, elle entre en contact avec les moines de Chiaravalle²⁶ et avec les milieux laïques proches de l'abbaye. Un halo de sainteté grandit autour d'elle : elle est considérée comme l'incarnation féminine du Saint-Esprit. Elle est enterrée avec les honneurs d'une sainte à Chiaravalle, et reste l'objet d'une véritable dévotion populaire.

Ses partisans, guidés par une autre femme, Maifreda da Pirovano, approfondirent encore davantage ce que l'on pouvait définir comme « une hérésie féministe » : le vrai Dieu s'incarnera dans le sexe féminin, parce que les femmes sont l'unique espérance de salut de l'humanité ; elles seules peuvent assumer les fonctions sacerdotales les plus élevées : une papesse remplacera le pape, et ainsi de suite. Ses partisans payèrent leurs témoignages de foi sur le bûcher en 1300²⁷.

Pour finir avec ces illustres figures féminines, Marguerite de Trente est un mélange étonnant entre une hérétique, une brigande et une chef de bande. Elle était la compagne de Fra Dolcino²⁸, exécutée avec lui, enceinte, atrocement torturée, sans jamais se repentir ni trahir ses idées. Les témoignages de leurs passages, avec leurs hommes, sont encore rapportés par les gens des Alpes avec orgueil.

Dans l'élaboration de leurs pensées religieuses et politiques, Marguerite n'a rien de l'amante du chef, c'est au contraire la tête pensante : durant le procès, les inquisiteurs parlent des « erreurs de Dolcino et Marguerite ».

En 1304, Dolcino et Marguerite s'installent, avec leurs gens, en Valsesia dans le Piémont. Là, soutenus par l'arrivée continue de personnes et de familles entières, ils transforment l'engagement religieux en résistance militaire²⁹. Outre le rêve d'une palingénésie spirituelle, c'était une véritable utopie socio-politique — étouffée dans le sang.

Mais à l'horreur survit la légende : la tradition populaire confirme que c'était bien Marguerite qui guidait les révolutionnaires en Valsesia, ouvrant le chemin sur les sentiers méconnus et difficiles. Un nuit d'hiver (c'était en mars, mais il neigeait) les dolciniens réussirent à briser leur siège et se mirent en route pour Val Sessera, dans le Biellese³⁰ oriental. La météo était particulièrement hostile, et il fallait traverser un passage rétréci très dangereux : un couloir au-dessus d'un petit ruisseau, presque un saut dans le vide. C'est

Marguerite en personne qui passa la première, en entraînant derrière elle ses gens apeurés, abattus par l'obscurité et engourdis par le froid. Et ce passage est encore aujourd'hui appelé le *Varca Munga*, le Pas de la Moniale. Pour lui éviter le supplice, différents nobles demandèrent sa main, en 1307. Mais elle resta ferme sur ses convictions, affronta la torture et connut une fin atroce³¹.

Au Moyen Âge, mais aussi beaucoup plus tard, l'opposition de classes était évidente, même quand elle ne dégénérait pas en révoltes ouvertes. Pour quiconque n'appartenait pas aux classes dominantes, il était plus que légitime de se soustraire, lorsque c'était possible, à l'action de la justice de l'État et de l'Église, en particulier dans les zones marginales, dans les montagnes et dans les Alpes. À chaque homicide, avant même de connaître les circonstances du meurtre, toutes les sympathies se rangeaient spontanément du côté du coupable : le supplice affronté virilement et orgueilleusement suscite tant d'admiration, que ceux qui le racontent en oublient finalement de faire allusion à la cause pour laquelle il a été infligé. Gioviano Pontano, quand il parle de ses héroïques Ascolani³², affirme même qu'ils dansent et chantent la nuit qui précède leur supplice. La mère abruzzaise³³ cherche à maintenir son fils joyeux, tandis qu'il se met en route pour l'échafaud : il est probablement condamné pour brigandage, mais face à son courage, l'historien semble oublier son *status* de hors-la-loi³⁴.

Si l'on s'en tient aux compte-rendus des contemporains, des bandes de bandits infestaient les routes et les sentiers de tout l'arc alpin. Au milieu du XI^e siècle, l'anglais Guillaume de Malmesbury³⁵ écrivait :

Les routes maîtresses qui parcourent l'Italie étaient si infestées de brigands qu'il n'y avait plus un pèlerin qui pût les parcourir sans une robuste escorte. Des multitudes de voleurs assaillaient les passants, et le voyageur n'avait aucun moyen de leur échapper. [...] Si grande était la terreur inspirée par ces brigands, que le pèlerinage pour Rome était suspendu dans toutes les nations et que tous préféraient verser l'obole à l'Église de son propre pays que nourrir une nuée de bandits de grands chemins à la sueur de son front³⁶.

Aux bandes de laissés-pour-compte qui fuyaient la justice s'unissaient des femmes qui se prostituaient à l'occasion ; c'était la plupart du temps des servantes échappées à leurs patrons, qui se déplaçaient en groupe en suivant les armées en marche³⁷, ou bien les vendeurs ambulants d'un marché à l'autre. Évidemment, plutôt que de céder — gratuitement — l'unique bien dont elles disposaient, elles avaient préféré gérer elles-mêmes leur force de travail. Rien ne permet de douter qu'elles prenaient part directement aux actions de vol et de saccage. Mères, sœurs, épouses et amantes des hors-la-loi, accueillaien et soutenaient ensuite leurs parents sans jamais les dénoncer.

La conception de faiblesse féminine est très moderne, et d'origine nobiliaire. En réalité, même les aristocrates, au besoin, montaient à cheval, prenaient les armes et combattaient sur le champ de bataille³⁸. Le règlement de compte par la violence, même dans les confrontations entre hommes, est un trait caractéristique des femmes médiévales. Les épouses qui frappent leur mari ou échangent des coups avec lui sont fréquentes dans les *fabliaux*³⁹ — ces recueils d'histoires et de contes comiques et moralisateurs.

En 1140, Innocent II interdit le duel judiciaire aux membres du clergé, alors qu'en règle générale, les mineurs, les femmes et les inaptes étaient exclus tant du droit de défier que de celui d'accepter un défi. Mais la participation personnelle des femmes aux duels ne fut pas abolie avant des siècles. En 1228, à Berne, une femme entra en lice et mit une bonne raclée à son adversaire. En général pourtant, ce type de tensions était réglé par des normes spécifiques. Dans certaines régions d'Allemagne, par exemple, la loi établissait que l'homme devait être armé de trois bâtons, une main liée derrière le dos, et mis dans un trou large d'un mètre et demi jusqu'à hauteur de nombril ; alors que la femme, qui était libre de tourner autour du trou, devait être armée de trois pierres dont le poids variait d'un demi-kilo à deux kilos et demi, enroulées dans des bandes d'étoffes. Si l'homme touchait le sol avec la main ou avec le bras, on lui confisquait un bâton, et si la femme le touchait au moment où il était désarmé, elle perdait une pierre. Si la femme gagnait, l'homme était pendu ; dans le cas contraire, la femme était enterrée vivante⁴⁰.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce fussent souvent les femmes qui déclenchaient des révoltes et se mettaient à leur tête. En voici un bon exemple. En 589, la princesse franque Clothilde, fille du roi Caribert, se fit nonne au monastère de Sainte Radegonde de Poitiers. Avec elle, dans le même monastère, se trouvait sa cousine Basine, fille du roi Chilpéric, dont la vocation était due aux désirs de sa belle-mère Frédégonde. Clothilde, bientôt insatisfaite de la vie à Poitiers (les deux cousines accusaient l'abbesse de les traiter « comme si nous n'étions pas filles de roi mais progénitures de servantes »), tenta de s'assurer l'aide de sa parenté royale pour améliorer sa situation, mais rien n'y fit : ils désiraient probablement éviter de créer de dangereux précédents. Clothilde décida alors de se débrouiller seule et mena une révolte contre l'abbesse.

Dans un premier temps, ce fut seulement une protestation interne : Clothilde s'empara de nombreuses possessions du couvent, et quand l'abbesse souleva des objections, elle la menaça de... la jeter depuis le mur d'enceinte. À ce point, beaucoup de sœurs moins belliqueuses abandonnèrent le monastère. Clothilde fut excommuniée et expulsée. Mais il n'était pas si simple de se débarrasser d'elle. Elle réunit autour d'elle une quarantaine de consœurs fidèles, qui jurèrent de ne pas réintégrer le couvent tant que l'abbesse n'aurait pas changé de comportement. Elle chercha à porter la contestation devant les

autorités compétentes ; toutefois l'évêque et le roi les écoutèrent sans donner suite. Elle s'unit alors à une bande de brigands commandée par Childéric le Saxon, déjà condamné pour rébellion — qui sait comment elle le retrouva ! Ensemble, ils se réfugièrent dans une église, et coupèrent la tête de quatre évêques qui étaient venus pour excommunier les sœurs désobéissantes. Le sacrilège commis, ils s'emparèrent des terres du monastère. D'autres excommunications suivirent — cette fois-ci prononcées à distance de sécurité. Puis ils attaquèrent le monastère, capturèrent l'abbesse et saccagèrent le couvent.

Les tumultes entre la bande de l'abbesse et celle de Clothilde continuèrent, avec des hauts et des bas, pendant quelques temps ; elles ne furent réprimées que lorsque le roi envoya une armée à Poitiers, aux ordres du comte local. Clothilde fut capturée, et au procès qui s'en suivit elle fit valoir les raisons qui l'opposaient à l'abbesse : elle l'accusa d'avoir caché un homme déguisé en femme dans le monastère, d'avoir castré certains de ses serviteurs, d'avoir joué au triètrac⁴¹, d'avoir déjeuné avec des visiteurs laïcs, d'avoir organisé des fêtes de fiançailles à l'ombre du cloître et d'avoir fait faire un collier pour sa nièce avec l'or des parements d'autel. De plus, la moralité des sœurs laissait beaucoup à désirer : quelques-unes étaient enceintes au moment du procès, mais les évêques qui présidaient le jugement les excusèrent, en soutenant que c'était le résultat d'avoir été livrées à elles-mêmes, avec les grilles du couvent enfreintes, et sans surveillance. Malgré les accusations, l'abbesse fut absoute : elle avait des parents parmi les juges⁴². Mais Clothilde aussi s'en sortit remarquablement : elle fut réintégrée au monastère et ses origines royales, probablement, la protégèrent de la vengeance de l'abbesse.

Les femmes participèrent aussi massivement aux soulèvements qui exigeaient de pouvoir utiliser la ressource principale de la montagne : la forêt. Pour le « peuple des bois », la chasse était la manière la plus simple de se procurer de la nourriture : mais certains types de gibier étaient réservés aux familles royales ou nobiliaires. Et si pendant longtemps les aristocrates avaient trop peur pour s'aventurer dans l'épaisseur du maquis, avec le développement des voies de communication et l'expansion des installations de fond de vallée, les sbires des petits seigneurs cherchèrent à faire respecter les droits de leurs patrons. Dans ce cas, les gardes forestiers incarnèrent l'ennemi, et furent les premières victimes des révoltes paysannes, les *jacqueries*⁴³, qui atteignaient des niveaux de violence et de férocité difficilement imaginables. Ces rébellions voient réémerger l'aspect rituel de la lutte que le christianisme avait tenté d'étouffer. Certaines actions que les historiens ont classées rapidement comme « actes de violence gratuite et irrationnelle », ont en réalité une explication magique. Par exemple le cannibalisme, pratiqué jusqu'à l'âge moderne durant les mouvements populaires ; ou les mutilations, opérations dans lesquelles les femmes se distinguaient particulièrement.

La vente publique de chair humaine au cours des insurrections populaires

s'inscrit dans une tradition qui continue pendant tout le Moyen Âge. À Montpellier, en 1380, les révoltes écartelèrent les officiers du roi, mangèrent leur « chair baptisée » ou la jetèrent en pâture aux bêtes. À Romans encore, en 1580, la population se souleva contre les dîmes et les taxes : des paysans et des artisans remplirent les rues, menaçant que « d'ici trois jours, on vendra de la chair de chrétiens à six *pences* la livre ». À Agen en 1653, les femmes accomplirent des mutilations rituelles sur les corps des victimes : l'une arracha les yeux à un cadavre de gabelier et les rapporta à la maison enroulés dans un mouchoir ; une autre lui trancha les testicules et les donna à manger à son chien⁴⁴. Et l'on pourrait citer bien d'autres exemples. D'autre part, l'usage celtique prescrivait de couper la tête à l'ennemi et de la suspendre sur le seuil de la maison : de cette façon, on s'en appropriait les meilleures qualités. Les femmes étaient les dépositaires des secrets de la connaissance et des rapports avec le monde des morts et des esprits : rien d'étonnant à ce que ce fussent elles qui accomplissent ces rites de magie sympathique qui permettaient d'acquérir la puissance et les qualités de l'ennemi.

Sorcières, hérétiques, délinquantes : comment ont fini ces antiques femmes rebelles des Alpes et des forêts d'Europe ? Brûlées sur les bûchers, naturellement ; mises en pièces sur les échafauds, au milieu des gens de la ville curieux et excités ; ridiculisées par les intellectuels et oubliées, surtout. Parce qu'après l'Inquisition, qui a fait tant de morts, leur souvenir perdura : et les créatures mythiques continuèrent, pendant des siècles, à parler à travers les histoires des vieilles femmes et à peupler les nuits sans lune.

Ce ne fut pas tant la religion que le rationalisme militant qui, au final, fit disparaître les fées et les autres créatures sylvestres. Si l'Église s'était contentée de mettre en garde les fidèles contre les esprits qui pouvaient être d'obédience satanique, le rationalisme en nia l'existence, comme il nia celle du diable et des sorcières. À l'école, on apprit que « c'étaient des superstitions d'un autre temps ».

La forêt, finalement libérée de son enchantement, pouvait désormais être exploitée par la technologie moderne, qui détruisait l'environnement. Des routes la sillonnèrent ; des lignes droites déboisées pénétrèrent jusqu'aux plus denses des arbres. Le « peuple des bois » perdit l'unique ressource dont il disposait, le refuge où se retirer hors de l'influence des « civils » (qui avaient réussi à occuper chaque recoin), où vagabonder à l'envie, comme les animaux sauvages. Et il perdit Dieu.

Les traditionnels liens de solidarité entre les gens, entre les membres de la même classe ou du même sexe se rompirent : dans toute l'Europe chrétienne, malgré les différences de caractère local, la formule fut partout la même : exiger que les individus prouvent qu'ils étaient domiciliés effectivement dans un village déterminé sembla la méthode la plus efficace pour éviter que les

gens ne vagabondent loin des lieux où leur identité et leur travail étaient bien connus. De la sorte, la communauté devenait collectivement responsable pour chaque délit dont le coupable restait introuvable. Cela sembla être le meilleur système, non seulement pour assurer une surveillance étroite de tous les étrangers, mais également pour encourager le village à remettre l'accusé aux autorités préposées à le juger, même lorsque c'était l'un des leurs.

Pour les femmes, ce fut encore pire : avec l'imposition du nom de famille — qui devient obligatoire même pour les gens du peuple dans l'ensemble du monde chrétien — à la provenance géographique s'ajoute la nécessité de prouver son ascendance et son appartenance familiale. Une femme qui flânait toute seule dans les bois, sans pouvoir prouver le travail qu'elle exerçait et le village dont elle venait, pouvait être arrêtée pour vagabondage. Délinquantes et femmes rebelles quittèrent les montagnes pour les bas-fonds des villes : et les antiques matriarches de la forêt, avec le progrès, enseignèrent à leurs propres filles à accepter et à subir.

Et cela pendant des siècles. Le reste est l'histoire d'hier.

Notes

1. Clarissa Pinkola Estès, *Femmes qui courent avec les loups*, Grasset, 1996, p.1-12.
2. Dans un célèbre procès en sorcellerie célébré à Milan en 1390, les accusées, Sibillia et Pierina, font explicitement référence à la Dame, appelée Diane, et aux réunions qu'elle présidait le jeudi, auxquelles participaient les animaux, deux à deux, tous sauf l'âne, qui porte une croix sur la croupe : la déesse enseignait les secrets des herbes qui servent à guérir. Voir Michela Zucca, *Milano magica*, La Spiga, Milano, 1995, p. 143-145 ; et Carlo Ginzburg, *Une Storia notturna*, Milano, 1989.
3. Ludwig Pauli, *Le Alpi : archeologia e cultura del territorio*, Zanichelli, Milano, 1989.
4. En français dans le texte italien. La notion de population flottante est de Louis Chevalier, dans *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Plon, 1958, Mais elle concerne alors la classe populaire. C'est Jacques Brosse, dans *Mythologie des arbres*, Plon, 1989, qui l'applique à la population des forêts. Sinon, autour de cette notion, on peut lire Piero Camporesi, *Il libro des vagabondi*, Einaudi, Torino, 1973.
5. Aujourd'hui encore, en Amérique du Sud, « entrer en clandestinité » pour un guérillero se dit « s'en aller dans la montagne » (*fuirse para el monte*), même s'il n'y a pas de reliefs là où l'on s'enfuit : mais « montagne » et « forêt » sont synonymes d'espaces secrets, à l'abri de la légalité, peuplés par des gens qui protègent le fugitif.
6. Robert Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, Paris, 1992, p.99-101.
7. Jacob Burckhardt, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, Broché, 2012.
8. Deux vallées au nord de l'Italie, entre Bergame et Trente. Voir Albino Bordogna, *Parzanica*, Parzanica, 1997, p. 72-77 et 80-81.
9. 19ème assemblée d'évêques reconnue par l'Église catholique romaine, au cours de

- laquelle elle reprend entièrement ses fondements et précise le contenu de sa foi et de ses dogmes. « Avant il y avait des fées : puis le concile de Trente est arrivé et les a toutes brûlées. » est un vieux proverbe recueilli dans le Conegliano Veneto, voir Michela Zucca, *La caccia alle streghe, il Concilio di Trento e la nascita dell'uomo moderno*, dans *Oltre Triora: nuove ipotesi di indagine sulla stregoneria e la caccia alle streghe*, Atti del convegno Triora-Toirano de 1994, Terziaria, Milano, 1997, p. 131.
10. Variété végétale aux vertus médicinales.
 11. Le Val Brembilla est un embranchement du Val Brembana. Le texte de la légende se trouve dans Lidia Beluschi, *Leggende e racconti popolari della Lombardia*, Newton Compton, Roma, 1983, p.133-134.
 12. Un géographe grec.
 13. Au début du XIII^e siècle, Michel Le Nobletz fut le premier et l'un des plus vigoureux missionnaire de la Réforme catholique, il était surtout actif dans l'ouest de la Bretagne.
 14. Jacques Brosse, *Mythologie des arbres*, Plon, 1989.
 15. À l'origine, les Sibylles sont les douze servantes de la déesse phrygienne Cybèle, personnifiant la nature sauvage, autre incarnation de la Grande Mère. Elles font œuvre de divination occasionnelle, à travers une transe délirante. Elles sont représentées comme des vieilles femmes qui symbolisent la sagesse antique.
 16. La légende, intitulée « La Sybille de l'Adda » a été recueillie au siècle dernier par Bermani, à Cassano d'Adda, et fait part des « Traditions italiennes », et on la trouve dans *Leggende e racconti popolari della Lombardia*, dirigé par Anfelio Brofferio et Lidia Beluschi, Newton Compton, Roma, 1983, p. 133-134.
 17. Teofilo Folengo est un poète et écrivain italien, plus connu sous le nom de Merlin Coccaïe, qui signifie Merlin le cuisinier. À vingt ans, il quitte le couvent bénédictin pour courir l'Italie en mendiant son pain, en récitant des vers et en chantant des airs populaires.
 18. Teofilo Folengo, *Orlandino*, I, st. 12.
 19. Région du centre-est de l'Italie.
 20. Cecco d'Ascoli, qui s'appelait en réalité Francesco Stabili, est un poète et encyclopédiste italien, qui a vécu entre 1269 et 1327. Il est condamné à plusieurs reprises comme hérétique, pour les interprétations qu'il fait de l'astrologie, et finit sur le bûcher après avoir écrit son œuvre principale, *Acerba*.
 21. À la fin du texte, nous avons mis quelques explications sur l'histoire et les modes de vie des différents groupes hérétiques dont il est question ici. Certains ont déployé des formes de vie directement en opposition avec celle que le christianisme tentait alors d'imposer aux campagnes.
 22. Joyce Lussu, *Sibille e streghe*, dans *Sante medichesse e streghe nell'arco alpina*, sous la direction de Roberto Andrea Lorenzi, Atti del convegno Università popolare Val Canonica-Sebino, Praxis 3, Bolzano, 1994, p. 261-262.
 23. Andrew Maccall, *I reietti del Medio Evo*, Mursia, Milano, 1988, p. 197.
 24. Silvia Federici, Leopoldina Fortunati, *Il grande Calibano*, Angeli, Milano, 1984, p.70-73.
 25. Friedrich Heer, *Il Medio Evo: 1100-1350*, Il Saggiatore, Milano, 1972, p. 318-319.
 26. Commune italienne de la province d'Ancône, dans les Marches, au centre de l'Italie.
 27. Grado Giovanni Merlo, *Eretici ed eresie medioevali*, Il Mulino, Bologna, 1989, p. 113-118 et Michela Zucca, *Milano magica*, La Spiga, Milano, 1995, p. 131-135.

28. Personnage à l'origine du mouvement des Dolciniens, dont nous parlons en fin de brochure.
29. Grado Giovanni Merlo, *Eretici ed eresie medioevali*, Il Mulino, Bologna, 1989, p. 113-118.
30. Région de Biella dans le Piémont.
31. L'histoire est racontée par Gustavo Buratti (ou Tavo Burat), chercheur de Biella, fondateur du Centre d'études dolciniennes, et expert de Fra Dolcino.
32. Habitants d'Ascoli Piceno, dans les Marches.
33. De la région des Abruzzes, au Centre-Est de l'Italie, au sud des Marches.
34. Jacob Burchardt, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, Broché, 2012.
35. Guillaume de Malmesbury est un moine bénédictin anglais, de l'abbaye de Malmesbury. Il est connu comme chroniqueur, homme de lettre et historien.
36. Guillaume de Malmesbury, *Chronicle of the Kings of England from the earliest Period to the Reign of King Stephen*, traduit par J.A. Giles, Londres, 1847, p. 223-224. Œuvre citée dans Andrew Maccall, *I reietti del Medio Evo, Mursia*, Milano, 1988, p. 66.
37. Andrew Maccall, *I reietti del Medio Evo*, Mursia, Milan, 1988, p. 140.
38. Michela Zucca, *Castelli e monasteri: antichi luoghi di potere femminili*, dans *Matriarcato e montagna*, Atti del convegno de 1995, Trento, Tipografia Esperia, 1996, p. 29-36.
39. En français dans le texte italien.
40. Andrew Maccall, *I reietti del Medio Evo*, Mursia, Milano, 1988, p. 46.
41. Jeu de dés.
42. Pauline Stafford, *Madri e figli: la politica familiare nell'alto Medio Evo*, dans *Sante, regine e avventurire nell'Occidente medioevale*, sous la direction de Derek Baker, Sansoni, Firenze, 1983, p. 122-124 ; Andrew Maccall, *I reietti del Medio Evo*, Mursia, Milano, 1988, p. 63-65.
43. En français dans le texte italien.
44. Silvia Federici, Leopoldina Fortunato, *Il grande Calibano*, Angeli, Milano, 1984, p. 72-73 et 219.

Notes sur la vie de quelques communautés hérétiques

Les Adamites

«L'homme doit être aussi heureux ici-bas qu'il le sera
un jour dans le ciel.»

Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil*, 1568

LES ADAMITES ont été rétablis dans l'état de nature innocente, comme Adam au moment de sa création, et doivent imiter sa nudité. Ils rejettent mariage et travail, puisque l'union conjugale n'aurait jamais eu lieu sans le péché, et lui préfèrent l'amour libre, comme privilège de leur rétablissement dans la justice originelle. Ils sont tous des Adam et Ève, et leur Temple est un paradis. Ce Temple n'est souvent qu'un souterrain ou une caverne obscure dans lequel ils entrent nus, hommes et femmes ; et où tout leur est permis, jusqu'à l'adultère et l'inceste, dès que l'ancien ou le chef de leur société prononce ces paroles de la Genèse : *Crescite et multiplicamini*.

Les Adamites sont surtout présents en Europe vers la fin du XIII^e siècle en Autriche, en Bohême et en Flandres, mais leurs pillages et leur doctrine théologique indisposent les autorités... Persécutés, ils disparaissent avant la fin du XV^e siècle.

Les Anabaptistes

DIFFÉRENTES communautés protestantes très hétérogènes dans l'Est de la France, en Suisse et en Allemagne se faisaient appeler Anabaptistes. Il y en a 4 000 en 1630. Elles refusent de baptiser leurs enfants, pour ne baptiser que les adultes qui le souhaitent, de façon volontaire et consciente. Le mot vient du grec ecclésiastique *anabaptizēin* signifiant «baptiser à nouveau». Ce terme prend historiquement un sens politique lorsque le mouvement s'oppose au pouvoir politique et religieux en place en Rhénanie et dans le canton de Berne au XVI^e siècle.

Parmi eux, on rencontre : Les Frères suisses de Zurich qui réclament la liberté de choisir des pasteurs, et refusent d'avoir une religion institutionnalisée ; les disciples de Melchior Hoffman, qui s'empressent de procéder au rebaptême dès 1538 pensant que la fin du monde est proche ; les Huttérites, qui vivent en communautés, et sont près de 10 000 en 1650 ; les Munzeristes, issus de la rupture de Thomas Münzer avec Luther en 1521, qui déclenchent une guerre des paysans terminée dans le sang en 1525 ; ou encore les Censes anabaptistes d'Alsace, qui constituent au XVIII^e siècle une véritable contre-société qui se prolonge en Amérique dans le mouvement amish.

Les Cathares

LES «BONS-CHRÉTIENS» et les «bonnes-chrétiennes» se font appelés cathares — du grec *kataros*: «purs», «parfaits» — par ceux qui les entourent parce qu'ils les considèrent comme des hommes parfaits. Leurs ennemis reprennent cette appellation.

En réaction à la direction que prend la religion chrétienne au XII^e siècle, différents mouvements apparaissent en Champagne, dans les Flandres, autour de Cologne, dans le Midi de la France, ou en Occitanie. Au Languedoc, ils sont appelés «Albigeois» par leurs ennemis, en référence à la ville d'Albi, où siégeait leur évêque le plus influent.

Les «bons-chrétiens» et les «bonnes chrétiennes» pratiquent une religion qui se tient au-delà de la raison, de l'intellect, une religion de quêtes intérieures, de détachement du monde, à la recherche d'un Dieu immédiatement présent. Leur Christ est solaire, et l'évangile de Jean est leur livre de référence.

Il y a deux stades dans l'évolution de leur initiation, celui du croyant et celui du parfait. Le passage de l'un à l'autre — le *Consolamentum* — est l'événement le plus important de leur liturgie. C'est un baptême spirituel, donné par imposition des mains, qui s'oppose au baptême de Jean utilisant de l'eau.

Installés au cœur des villes, les «bons chrétiens» et «bonnes chrétiennes» ouvrent des maisons communautaires aux multiples fonctions : hospice, école, ateliers d'apprentissage artisanal et lieux de spiritualité ouverts à tous sans distinction de classe sociale et de sexe. Ils parlent occitan dans leurs prêches et participent pleinement à la vie économique, culturelle et sociale. Vêtus de noir ou de bleu, ils mènent une vie austère rappelant l'ascèse monacale. Ils jeûnent un jour sur deux (sans compter les trois carêmes annuels), ne mangent pas de viande (excepté le poisson), respectent la chasteté absolue, travaillent pour gagner leur vie au point de ne prélever ni dîme ni impôt, et suivent des préceptes de non-violence.

Dès 1145, Saint Bernard et les Cisterciens partent en prédication pour les convertir, et s'implantent dans le Languedoc autour de 1160. En 1179, au concile de Latran III, ils sont désignés comme hérétiques, et l'Église s'en remet alors au «bras séculier» pour les combattre.

L'évangélisation ne suffit pas, et en 1209, 300 000 chevaliers du Nord, sous les ordres de Simon de Montfort et Arnaud Amaury, partent en croisade dans le Languedoc. Béziers brûle et ses 20 000 habitants sont massacrés. Ils obtiennent ensuite un léger répit jusqu'à ce que Grégoire IX institue l'Inquisition en France en 1233 et la confie aux Dominicains. Leurs forteresses tombent alors les unes après les autres.

Les Dolciniens

« Tout est pur pour les purs. Mais pour ceux qui sont souillés et qui n'ont pas la foi, rien n'est pur. Leur esprit même et leur conscience sont souillés. »

Évangile de Saint Paul, cité par Dolcino

FRA DOLCINO est certainement originaire de Novara. En 1300 il écrit la première des trois lettres qu'il adresse « à tous les fidèles du Christ et spécialement à ses disciples ». Avec Marguerite de Trente, ils se trouvent à la tête d'un mouvement qui refuse la hiérarchie ecclésiastique et prône un retour aux idéaux originaux de pauvreté et d'humilité. Ils refusent le système féodal, et s'organisent dans une société égalitaire d'aide et de respect mutuel en mettant en commun les biens et en instaurant une égalité entre les sexes. Plus généralement, ils prônent une libération de toute contrainte et de tout assujettissement, communiant dans l'amour avec tous les êtres vivants, y compris les animaux. Leur cri de ralliement était « *Penitenziagate* » : Faites pénitence !

Ils sont rapidement considérés comme hérétiques, et persécutés par l'Église catholique. En réaction, ils n'hésitent pas à piller et à dévaster des villages, tuant ceux qui s'opposent à eux et brûlant leurs maisons.

Réfugiés dans les vallées montagneuses de Sesia et dans la région de Biella, dans le Piémont, en Italie, Dolcino et Marguerite sont rejoints par des milliers de personnes, avec qui ils fondent une véritable communauté autonome. Après un long siège, ils meurent lorsque les Croisés achèvent de conquérir les fortifications construites sur le mont Rubello. Les Croisés déciment alors les Dolciniens, qui sont brûlés comme hérétiques.

Les frères et sœurs du Libre-Esprit

« Après l'élevation et le sermon, les lumières s'éteignaient. Après un repas copieux, ils se mettaient à danser et à s'abandonner à toutes sortes de plaisirs qu'ils baptisaient "état du paradis", du nom du jardin donné à leurs ancêtres originaires de cette folie. »

Giovanni Vittoriense, *Cronicon*, 1326

LES FRÈRES et sœurs du Libre-Esprit sont principalement présents le long de la vallée du Rhin jusqu'aux Pays-Bas. Le Libre-Esprit est la pauvreté intellectuelle, l'esprit devenu vacant, libéré du superflu, capable de recevoir Dieu.

L'Église désignait comme Libre-Esprit de nombreuses communautés qui n'en faisaient pourtant pas partie, comme les Amauriciens, les Béguards et les Béguines. Les communautés béguines existaient en effet bien avant l'apparition des frères et sœurs du Libre-Esprit, et ces derniers se sont largement inspirés

de l'ouvrage d'une Béguine, Marguerite Porète : *Le miroir des simples ames*.

Par la pauvreté, les frères et sœurs sont lavés de tout péché, ce qui leur permet d'accueillir l'Esprit Saint. Pour l'âme ainsi déifiée, le concept même de faute devient absurde, de même que les normes et les lois. Beaucoup de ses partisans, affirment que — le châtement éternel n'existant pas — le seul péché que l'on peut commettre est celui de ne pas reconnaître sa propre divinité personnelle et de continuer à croire qu'il existe d'autres formes de péché. Perpétrer ce que les masses ignorantes appellent « faute » est évidemment permis, mais même désirable, puisque tout acte est un pas vers l'émancipation spirituelle. Les délits sexuels sont même spécifiquement recommandés par quelques frères et sœurs. La charité se confond avec l'amour charnel qui se consomme sans restriction au sein de la communauté, souvent à travers des rites orgiaques. C'est l'Esprit Saint qui féconde les femmes.

Leurs communautés reprennent certaines doctrines cathares : condamnation de la matière, refus du mariage, régime végétarien. Ils abhorrent la violence et l'usage des armes et ne reconnaissent aucune autorité temporelle et humaine. Ils ne sont pourtant pas hostiles à l'Église et vont même jusqu'à lui faire acte de soumission.

Malgré l'œil vigilant du clergé et des autorités laïques qui les persécutent, les Esprits-Libres réussissent à se rendre invisibles pendant une longue période, en vivant clandestinement. Vers la fin du XIII^e siècle, on découvre qu'une grande partie du travail missionnaire a en réalité été rempli par une multitude de « saints mendiants » hérétiques nomades, et parfois sédentaires.

Après le Concile de Vienne, l'Église fait d'intenses efforts pour faire entrer les frères et sœurs du Libre-Esprit dans les congrégations, officiellement reconnues, des Franciscains et des Dominicains, qui menaient une vie sociale normale. Mais les Esprits-Libres les plus indépendants et les plus rebelles réussissent à se soustraire à toutes les tentatives de contrôle et commencent une vie nomade, en se déplaçant incognito d'un lieu à un autre, accueillis par les camarades de leur foi.

Les Lucifériens

LE LUCIFÉRISME ne se base sur aucun texte de référence lui servant de Bible. Il s'agit avant tout d'un courant de pensée diffus et imprécis, qui introduit un personnage présenté comme « Ange » de lumière qui symboliserait la Connaissance. Sa révolte contre l'autorité dont il dépend l'entraîne dans une déchéance dont il éprouve la solitude et la liberté.

Ce mouvement naît d'une tradition littéraire qui cherche à s'affranchir des conventions sociales. Il ne peut pas vraiment être considéré comme une religion ou une secte, dont les préceptes seraient parfaitement définis. Certaines thématiques sont pourtant récurrentes.

Les Lucifériens célèbrent la connaissance et le savoir, sans pour autant célébrer la science, qui apparaît à la fois comme source de désenchantement du monde et de nouveaux dogmes. Ils affirment le nécessaire affranchissement des dogmes religieux définis par des autorités religieuses, sans conduire forcément à l'athéisme. Ils insistent sur la solidarité face notamment à l'esclavage ou à l'arbitraire. Plutôt qu'une relation impliquant un degré de supériorité, le Luciférisme implique au contraire une égalité absolue. Il peut aller jusqu'à prôner un certain anarchisme, ou une idée de désobéissance civile.

Les Vaudois

« Heureux les pauvres en Esprit, le royaume des cieux leur appartient. »

Évangile de Saint Matthieu

VERS 1270, Pierre Valdès, un marchand lyonnais, éprouve le désir de vivre plus près du Christ. Il lègue ses biens à sa femme et se met à prêcher dans les rues de Lyon, imitant la vie des apôtres, et suivant l'idéal de pauvreté apostolique. Et attire autour de lui des disciples, nommés *Les Pauvres de Lyon*. Ils n'ont aucune volonté de se séparer de l'Église chrétienne, rencontrent le pape en 1179 et rejettent le Catharisme mais ils sont condamnés en 1179 par le concile de Latran III puis excommuniés en 1184 par le concile de Vérone. Chassés par l'évêque de Lyon, ils deviennent victimes de l'Inquisition. Obéissant aux préceptes des évangiles synoptiques, ils errent de villages en villages comme ouvriers agricoles jusqu'en Italie du Nord où ils s'installent. Retranchés dans les vallées alpines, ils résistent à l'Inquisition en pratiquant discrètement leur foi et s'emploient à traduire la Bible dans les langues populaires et à diffuser les écrits chrétiens.

Valdès et ses amis ne s'appellent pas Vaudois, mais « pauvres », pauvres du Christ, pauvres en Esprit, non seulement parce qu'ils choisissent de vivre dans la pauvreté, mais aussi parce qu'ils se reconnaissent dans la première béatitude.

Ils ne nient aucune doctrine chrétienne, ni l'Évangile, ni le Credo, ni les sacrements. Ils revendiquent seulement la liberté de prêcher la parole de Jésus comme l'avaient fait les apôtres. Le seul motif de leur répression est leur refus de se soumettre à l'autorité. Ils ne se considèrent pas subversifs, mais ils refusent d'identifier la parole du Christ avec la parole de l'Église. Entre l'Église et l'Évangile, c'est ce dernier qui fait autorité. Ils prêchent la non-violence, interdisent le serment, la prière pour les morts, le culte des saints, la vénération de la croix et le purgatoire. Ils vont parfois jusqu'à renouveler le baptême aux adultes.

Réprimé, le Valdéisme prend d'autant plus d'importance, jusqu'à devenir une véritable Église concurrente, avec ses prêtres et sa hiérarchie, son prêche, sa prière et sa confession.

Les Millénaristes

1534, dans la région de Münster :

*« Nous avons abandonné tout ce qui est contraire à l'amour de la communauté, et préférons mourir plutôt que de retourner aux voies antérieures ; celles-ci, asservies à l'égoïsme et à la propriété amènent à acheter et à vendre, à travailler pour de l'argent, à pratiquer l'usure, à manger et boire la sueur des pauvres. Comme il y a eu un temps de la déchéance, et de la désolation, il y a maintenant un temps de la vengeance et de la restitution. »**

Le terme millénariste sert à désigner toutes les personnes et les communautés qui croient en l'avènement de mille ans de paradis terrestre après l'Apocalypse, ils s'inspirent directement de l'évangile de Saint-Jean. Comme l'Apocalypse va bientôt avoir lieu, les Millénaristes refusent de se soumettre aux exigences de l'Église catholique. Le paradis terrestre — vécu collectivement — doit être instauré immédiatement, ce qui entraîne la concentration des Millénaristes sur ce qui est, en niant l'existence même du péché.

La plupart des communautés dont nous venons de parler font donc partie du mouvement millénariste, comme les frères et sœurs du Libre-Esprit, comme les Dolciniens, ou certains Anabaptistes.

* Cette citation est la quatrième de couverture de la réédition récente de L'incendie millénariste, texte publié initialement par Os Cangaceiros en 1987. L'intégralité du texte se trouve sur basseintensity.internetdown.org

Ce texte est une traduction libre d'une brochure de Michela Zucca, une anthropologue italienne spécialiste de l'histoire des femmes, et des résistances des campagnes et des montagnes face au processus de civilisation. Préface et notes de la revue *Bogues* qui a produite la première édition de cette brochure. On peut lire leurs publications au : www.bogues.fr

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
en l'an deux mil dix-neuf
par La Sociale

« Au cours des siècles, les législateurs de toutes les lois écrites ont tout fait pour détruire non seulement les traces, mais aussi la mémoire des peuples marginaux, adversaires déclarés et conscients du pouvoir constitué, de la civilisation et des systèmes de valeurs dominants. Retirés dans des lieux isolés pour pouvoir survivre, ces peuples se sont lentement éteints, détruits par une guerre d'extermination qui a duré plus de dix siècles, à laquelle ils ont opposé une résistance féroce et désespérée... »

S'il ne nous reste que des traces de leurs histoires, c'est bien parce que ces peuples ont tenté de résister à l'homologation culturelle en s'isolant et en se cachant sur des territoires hostiles. Dans cette lutte de longue haleine, les femmes ont combattu en première ligne : comme guerrières armées mais aussi comme intellectuelles, et surtout comme gardiennes de la mémoire. »

